

Au matin de Pâques
(Jn 20, 1-9)
Homélie du Jour de Pâques

Qu'ont-ils donc réellement vu ce matin de Pâques, dans le tombeau ouvert, Marie la Magdaléenne, l'apôtre Pierre et l'évangéliste Jean, qui a si perturbé la première, déclenché, à tout le moins, une grande perplexité chez le second et amené le troisième à la foi en la résurrection de Jésus ?

Selon la manière juive d'enterrer les morts, après la descente de la croix, le corps du Christ a été allongé sur la première partie d'un grand linceul et l'on a enroulé, autour de sa tête un linge appelé soudarion, destiné à lui fermer la bouche restée ouverte, puisque la crucifixion est une mort par asphyxie provoquée par une tétanisation généralisée du corps. Pour la même raison, on a déposé une pièce de monnaie sur chaque œil resté ouvert. On a ensuite rabattu le linceul par-dessus le corps et on l'a maintenu autour du corps par trois bandes : un à la base du cou, une autour des hanches et une autour des pieds.

Ce que l'apôtre Pierre et l'évangéliste Jean ont donc vu ce matin-là, c'est le linceul affaissé, comme une chrysalide vidée de son papillon, avec les bandes en place, et le soudarion devenu proéminent à la place où se trouvait la tête. Donc, rien n'a bougé, tout est resté en place, mais le corps n'est plus là. Et si le corps n'est plus là, ce n'est pas qu'on l'a enlevé, puisque rien n'a été déplacé. Si le corps n'est plus là, c'est qu'il est passé à travers le linceul, sans rien déplacer. Voilà ce qu'ont vu, ce matin-là, Pierre et Jean, et après avoir vu, Jean a cru. Il a cru en la résurrection de son Seigneur.

Mais si le corps du Christ est passé à travers le linceul, sans rien déplacer, c'est que la résurrection du Christ n'est pas un simple retour à la vie, comme le fut la résurrection de Lazare. La résurrection du Christ n'est pas un simple retour à la vie, sinon le corps n'aurait pas pu passer à travers le linceul, sans rien déplacer. La résurrection du Christ constitue donc un changement d'état, un passage d'un corps psychique à un corps spirituel, comme nous l'explique l'apôtre saint Paul dans sa première épître aux Corinthiens : « *On est semé corps psychique, on ressuscite corps spirituel. S'il y a un corps psychique, il y a aussi un corps spirituel.* » (1 Co 15, 44).

Il s'agit bien du même corps qu'ont pu voir et toucher les apôtres pendant les trois années de la vie publique de Jésus. Il porte encore les stigmates de la passion dans ses mains et sur son côté, puisqu'il invite l'apôtre Thomas incrédule à les toucher ; il mange du poisson sur le bord de lac de Tibériade, avec ses apôtres après la pêche miraculeuse ; Marie la Magdaléenne le reconnaît à la prononciation de son nom. Mais ce corps est totalement spiritualisé par l'Esprit-Saint et, appartenant désormais au monde du divin, échappe aux contingences physiques de l'espace et du temps. C'est pourquoi il est passé à travers le linceul sans rien déplacer, on ne le reconnaît pas au premier abord, il passe à travers les portes fermées du Cénacle le soir même de la résurrection, il entend ce que dit l'apôtre Thomas sans être là, il se rend présent à ses apôtres sans être avec eux puisqu'il leur dit cette parole mystérieuse : « *Telles sont bien les paroles que je vous ai dites quand j'étais encore avec vous* » (Lc 24, 44).

Mais désormais, les apôtres, les disciples et les saintes femmes, habitués, « *dès le commencement à entendre, à voir de leurs yeux, à contempler, à toucher de leurs mains le*

Verbe de vie » (1 Jn 1, 1) sont privés de la présence physique, de la présence sensible de leur Maître. Comme le rappelle l'apôtre Paul dans son épître, ce n'est plus de cette façon sensible que les chercheurs de Dieu ont à le connaître.

C'est précisément ce que nous enseigne l'évangile de ce matin, en nous présentant trois chercheurs de Dieu : Marie la Magdaléenne, l'apôtre Pierre et l'évangéliste Jean avec trois comportements différents qui personnifient ceux que nous adoptons tous, à un moment ou à une autre, dans notre recherche de Dieu.

Face à ce corps qui a disparu et qu'elle ne va pas pouvoir toucher pour l'embaumer, Marie est tout entière dans sa foi affective qui l'empêche de réaliser la véritable ampleur de l'événement qu'elle est en train de vivre. La seule question qui la tourmente est de savoir où a été mis le corps afin qu'elle puisse le reprendre, s'en occuper et continuer à le voir et à le toucher, à défaut de l'entendre. Elle est tellement préoccupée par ce souci qu'elle ne reconnaît même pas Jésus qui se manifeste à elle et le confond avec le jardinier. Il faudra que Jésus prononce son nom pour qu'enfin elle le reconnaisse. Et c'est pourquoi sa réaction première sera de chercher à saisir le corps de Jésus pour le retenir, d'où la réaction de Jésus à son égard : « *Ne me retiens pas !* ».

La foi affective de Marie de Magdala peut être celle de chacun et chacune d'entre nous, dans notre besoin de voir, d'entendre, de toucher, de sentir, de ressentir le monde de Dieu. Car il est vrai que le ressenti est toujours la première étape par laquelle Dieu se manifeste à nous et essaie de nous attirer à lui. Ce sont ces consolations que nous pouvons ressentir dans la prière, qu'elle soit liturgique ou personnelle, la méditation de la Parole de Dieu, la lecture de tel ou tel livre, telle ou telle action en faveur de notre prochain. Cette sensation agréable nous pousse à la rechercher à nouveau et donc à revenir à la prière, la méditation, la lecture ou l'action. Mais, dans la recherche de cette sensation, c'est nous-mêmes que nous recherchons et non pas Dieu pour lui-même, qui est au-delà de toute sensation. C'est pourquoi, lorsque Dieu nous a pris au piège de ces consolations et que nous les recherchons pour elles-mêmes, il se retire et nous fait passer par la sécheresse, afin d'éprouver notre désir et le purifier de l'égoïsme dans lequel il risque de s'enfermer. C'est cette pédagogie que Jésus a pratiquée, ce matin-là, avec Marie la Magdaléenne, en se montrant à elle, pour la consoler, mais en lui interdisant aussitôt de le toucher pour le retenir.

Certaines églises évangéliques misent beaucoup sur ce ressenti pour capter des adeptes. La chaleur du groupe, les rythmes des chants, le charisme enthousiasmant du prédicateur attirent plus que la froideur de nos communautés catholiques et la sobriété, voire même la sécheresse, de nos célébrations liturgiques. Nous aurions peut-être à redécouvrir cette première étape, pour remplir à nouveau nos églises, mais sans nous y enfermer, car si nous, nous sommes portés à nous complaire dans la sensation, Dieu, lui, n'est pas dans la sensation. « *Ne me touche pas !* », « *Ne me retiens pas !* », nous redit Jésus, comme à Marie de Magdala. Tous les mystiques nous le confirment : Dieu est au-delà de la sensation. Il est dans le dépouillement de toute sensation.

L'apôtre Pierre, lui, est dans la foi rationnelle qui observe les faits et s'interroge. L'évangéliste Jean nous décrit son attitude quasi scientifique : « *Il observe les linges affaissés et le soudarion qui était autour de la tête, non pas affaissé avec les linges, mais enroulé, proéminent, à sa place primitive* » (Jn 20, 6-7). Et l'évangéliste Luc nous précise, au chapitre 24 verset 12, que Pierre « ne voit que les linges et (qu') il s'en alla, tout surpris de ce qui était arrivé » et, dans ce même chapitre verset 24, « mais que lui, le Christ, il ne l'a pas vu ! ». Observer le linceul affaissé, vide du corps, sans avoir été déplacé, c'est troublant, mais dans le

monde rationnel où évolue Pierre, aucune explication n'est possible, car un corps physique ne peut traverser un linceul. Il lui faudrait peut-être voir le corps vivant du Christ pour croire en sa résurrection, comme l'apôtre Thomas qui exige, pour croire, de « voir dans les mains [du Christ ressuscité] la marque des clous, de mettre son doigt dans la marque des clous, et de mettre sa main dans son côté » (Jn 20, 25). Pourtant Jésus avait annoncé sa résurrection à tous ses disciples, mais comme nous le dit l'évangile de ce jour : « eux n'avait pas compris que d'entre les morts, il devait se lever ». En effet, savoir rationnellement, n'est pas comprendre existentiellement et, parfois, trop savoir rationnellement empêche de comprendre existentiellement.

C'est pourquoi cette foi rationnelle, légitime en soi puisque Dieu nous a doté d'une raison, peut parfois pousser certains théologiens à remettre en cause certaines vérités de la foi, car dérangement pour la raison humaine. Je pense aux miracles de Jésus, à la virginité de Marie, voire même à la résurrection de Jésus. Mais de même que Dieu est au-delà de toute sensation, il est au-delà de toute pensée. « Heureux les pauvres de pensée, car il est pour eux le Royaume des Cieux » nous dit la première des béatitudes de l'évangile de saint Matthieu (5, 3). C'est l'objectif de la répétition incessante de la prière de Jésus, si chère aux orthodoxes, que d'amener au silence de la pensée, au nuage d'inconnaissance, à la nuit de l'esprit, dont nous parlent les mystiques. Car, de même que Dieu est au-delà de toute sensation, il est au-delà de toute pensée. « Ô toi l'au-delà de tout, n'est-ce pas là tout ce qu'on peut chanter de toi ? Quelle hymne te dira, quel langage ? Aucun mot ne t'exprime. Tu dépasses toute intelligence. Seul, tu es indicible. Seul, tu es inconnaissable », nous fait chanter Grégoire de Nazianze.

Face au linceul vide, resté en place, l'évangéliste Jean relève de la foi pure, de la foi intuitive, qui ne se laisse ni envahir par la sensation, ni encombrer par la pensée. Il ne s'émeut pas, il n'observe pas, « il voit et il croit ». Ce qu'il savait rationnellement, il le comprend existentiellement et instantanément : le Christ est ressuscité. C'est pourquoi également il est le seul à reconnaître instantanément le Christ, assis sur le rivage du lac de Tibériade, après la pêche miraculeuse provoquée par ce Christ ressuscité.

Puisse le Christ ressuscité nous permettre de réaliser en chacun de nous ce que souhaitait Denys l'Aréopagite à son disciple Timothée :

« Telle est ma prière. Pour toi, cher Timothée, exerce-toi sans cesse aux contemplations mystiques, abandonne les sensations, renonce aux opérations intellectuelles, rejette tout ce qui appartient au sensible et à l'intelligible, dépouille-toi totalement du non-être et de l'être, et élève-toi ainsi, autant que tu le peux, jusqu'à t'unir dans l'ignorance avec Celui qui est au delà de toute essence et de tout savoir. Car c'est en sortant de tout et de toi-même, de façon irrésistible et parfaite que tu t'élèveras dans une pure extase jusqu'au rayon ténébreux de la divine Surescence, ayant tout abandonné et t'étant dépouillé de tout. »¹

¹ PSEUDO-DENYS l'Aréopagite, *Œuvres complètes : La Théologie mystique*, I, 1, Aubier 1943, pp. 177-178.